

~~Puis, un beau~~

~~jour,~~ les yeux

d'Arthur ~~se sont~~

Jean-Frédéric Vernier

~~enfin plantés~~

~~dans les miens~~

LES YEUX D'ARTHUR

Jean-Frédéric Vernier

Cher Arthur,

Je ne suis pas triste. Tu me manques, cela va de soi, mais la vie s'écoule à nouveau.

Je vis ton absence avec sérénité. Je ne t'ai pas pleuré comme on pleure son enfant. J'ai mal dormi quelques nuits, et puis... j'ai mieux dormi. Ne le prends pas mal, je ne fais qu'énoncer les faits. Ceux-ci n'abîment en rien notre lien.

9

Ce lien, singulier, vit encore.

Chaque lundi matin, j'allais te voir.

Fidèle au poste, debout, tu m'attendais. Jamais tu n'as failli.

C'est drôle ! Avant chacune de nos rencontres, je me posais la même question, certain, cette fois-ci, d'en retenir la réponse... Quelle était la couleur de tes yeux ? J'avais beau me jurer de te scruter dès nos retrouvailles dans le hall du foyer, j'avais beau t'observer attentivement, chaque fois redécouvrir tes yeux, je ne suis jamais parvenu à me souvenir de leur couleur.

Près de toi, j'ai tâtonné. J'ai accepté de lâcher prise, d'abandonner une part de la maîtrise, du semblant de maîtrise que je crois posséder.

J'ai pris plaisir à cet abandon, cher Arthur, et me suis laissé guider par ton désir.

Ta relation à l'autre, au monde, suintait l'enfance et l'angoisse. L'imaginaire, le réel s'entremêlaient chez toi comme par enchantement.

« Les gens sont méchants, méchants avec moi ! », disais-tu parfois, tout en allant vers eux malgré les refus en cascade. Il est vrai, je l'ai vu, que certains se détournaient de toi, par effroi, par dégoût, du fait de ton handicap mental. Tu étais de ceux qu'on ne veut pas voir, qui comptent pour du beurre.

Cependant, tu as compté pour moi... Le temps de nos rencontres, tu occupais tout l'espace, et je ne voyais que toi. Crois-le bien, tu étais unique, Arthur. Nul ne te remplacera.

Voilà, c'est la principale raison d'être de ce livre ! Dire combien tu as compté. Dire à quel point tu m'as touché. Te placer au centre du monde. Et te redonner, même après ta mort, un peu de l'amour (j'ose le mot) que tu avais à revendre, à ta façon abrupte, singulière.

Cet amour, Arthur, si je ferme les yeux, je crois le sentir à nouveau...

JE ME SOUVIENS...

Le salon

Arthur vit dans un foyer pour adultes atteints de handicap mental, situé dans le 16^e arrondissement de Paris.

Je ne l'ai vu qu'une fois. J'étais alors accompagné de Tania, ma référente auprès des Petits frères des pauvres. Bénévole, je me rends auprès de personnes âgées, malades, souvent en fin de vie.

Tania nous a présentés l'un à l'autre. Arthur m'a souri. Je lui ai souri en retour.

13

Je sais peu de choses à propos d'Arthur, sinon qu'il souffre d'un cancer grave, situé dans la région du ventre (c'est vague...). Son traitement actuel vise à lui procurer le plus de confort possible. Je comprends, à demi-mot, qu'il se rapproche de la fin.

Je vais, ce lundi matin, lui rendre visite, seul, pour la première fois.

Je sors, un peu nerveux, du métro. Je découvre l'avenue Mozart, paisible et comme hors du temps. L'air y est doux. Je prends conscience de ma respiration. J'avance avec lenteur. J'ai du mal à saisir mes pensées...

Je me dirige vers le foyer, presque sans le vouloir.

Je sonne à l'interphone. Une première porte, vitrée, s'ouvre. Je pénètre dans une espèce de sas, vide, hormis une bouteille de liquide hydroalcoolique fixée sur une longue tige. Une affichette m'invite à répandre du liquide sur mes mains, puis à les frotter. Je m'exécute. Je pousse une seconde porte vitrée. Me voici dans le hall. Je signale ma présence à la dame, très aimable, de l'accueil.

« Arthur, me dit-elle, vous attend au troisième étage, dans le salon commun. Il a hâte de vous voir ! »

Je prends l'ascenseur. Il me semble être zen. Je ne m'attends à rien, je n'espère à peu près rien. Naturellement, c'est faux. Le sourire d'Arthur, celui d'il y a huit jours, vit en moi. Je sens comme une langueur, et pourtant de légers frissons parcourent mon corps. Je quitte l'ascenseur.

14

Près du salon, mon cœur s'emballe. La silhouette d'Arthur, assis à table, mille choses éparpillées devant lui, me saute aux yeux. Je crois voir un lutin ! J'observe un instant son profil aigu, semblable à celui d'un hibou pelé. Mince, très mince, les traits fins, le nez froncé, vêtu d'un pull informe et d'un pantalon de velours, chaussé de pantoufles râpées, Arthur, plié en deux, coupe et découpe, armé de ciseaux, des prospectus publicitaires. Il s'applique et mordille sa lèvre inférieure. Ses joues sont pâles, étonnamment lisses, on les dirait en cire. Un peu sourd, il ne m'entend pas venir. Je frappe avec force le battant de la porte, déjà ouverte. Arthur lève la tête, je le salue.

« Ah, c'est toi ! », dit-il avant de m'inviter, d'un geste bref, à m'asseoir auprès de lui. J'étale ma veste sur le dossier d'un siège et m'assieds. Je ne suis pas grand mais semble un géant près d'Arthur, si fluet, si petit de taille.

Il reprend son découpage, soudain s'arrête. Il tourne son visage en direction du mien puis pose sa main droite sur ma main gauche. Il a les doigts nouveaux, la paume froide. Sa main pèse lourd, je ne m'y attendais pas. La mienne, légère et tiède, est de celles qui, jamais, n'ont eu à se salir. Arthur observe le vide, ou je ne sais quoi... J'ai l'impression, fugace, d'avoir à nouveau six ans, d'être à l'école et de tenir la main d'un camarade. Je m'empêche de clore les paupières...

On m'avait dit qu'Arthur, farouche, se liait difficilement !
Le vieil homme retire sa main.

« Je suis fatigué, maintenant. J'ai fini mon travail ! Allez, viens là-bas ! », marmonne-t-il.

Je dois me concentrer pour le comprendre. Il prononce les mots d'une façon particulière, mange certaines syllabes, en distend d'autres, et parle vite.

Il se lève, en vue de rejoindre le canapé. À pas mesurés, des sortes de glissades, il avance prudemment puis s'affale sur le sofa. Il soupire d'aise.

Après une brève hésitation, je choisis de ne pas m'asseoir à côté de lui. Si je le faisais, je craindrais de mal saisir ses paroles. Je veux scruter le mouvement de ses lèvres quand il s'exprimera. Je m'assieds donc sur un fauteuil, face à lui.

Durant de longues secondes, il ferme les yeux. Les traits de son visage, peu à peu, se détendent. Arthur s'endort, la tête penchée sur son épaule droite. Je reste, immobile ou presque. J'ai l'impression de veiller un tout-petit. Ses narines tremblent à peine, son souffle est imperceptible. J'espère qu'il ne va pas mourir, là, soudain, sur le sofa. Quand bien même, il paraît calme et serein...

Arthur se met à ronfler. Je souris.

Ça ne me gêne pas qu'il dorme près de moi. L'observer ainsi ne me trouble pas. Certes, il est épuisé. Mais il a confiance, me dis-je... en lui, en moi... en nous deux ? Je ne pourrais sans doute pas, comme lui, trouver le sommeil, si vite, auprès d'un inconnu. Mais je ne souffre ni d'un cancer, ni de fatigue extrême.

Son visage, à présent qu'il dort, oscille entre l'enfance et la grande vieillesse. Il m'évoque une sorte d'alien, fait d'une matière étrangement souple. Quand il inspire, on dirait un nouveau-né, tout lisse, à peine ridé. Quand il expire, ses lèvres gigotent, prêtes à se fendre, ses joues se creusent (elles devraient pourtant se gonfler !), sa mâchoire devient raide : Arthur a mille ans...

16

Je l'observe avec intérêt, mais aussi avec bonté. J'ai tout mon temps...

Le soleil illumine son front, crée de fines lucioles à l'orée de ses cheveux. Les doigts de sa main gauche, soudain, s'animent. Rêve-t-il ? Peut-on rêver, si vite, à peine endormi ?

J'attends...

Arthur, comme si de rien n'était, s'éveille, bâille, fait un renvoi, léger, s'en amuse, frotte ses mains l'une contre l'autre : « Ah, Frédéric, t'es là ! »

Jamais il ne m'appellera Jean-Frédéric.

Ses yeux me visent mais ne me regardent pas. C'est comme s'il me voyait sans me voir. Il prend son souffle et se lance dans un monologue. Arthur me parle ou se parle à lui-même, comment savoir ? Son débit, rapide, saccadé, pourrait m'angoisser. Mais non. J'avance un peu la tête, rassemble mes esprits, tâche de l'écouter...

« Tu sais, me dit-il, y'a le tram, évidemment ! Tu connais le tram, hein ? Il va où, le T6, il va où, dis-moi ? Juste autour de Paris, Frédéric, parce que sinon, y'a un problème, un très gros problème, ah ça oui, bien sûr ! Arthur, il a vu les trams à la télé, parce qu'il aime énormément beaucoup les trams ! Il va où, le T6, hein, dis-moi Frédéric, jusqu'à Opéra ? Non, pas quand même, pas ça ! T'as pris quoi pour venir ? Le métro ? T'es sorti où, Bougainvilliers, Ranelagh, La Muette ? La ligne 10, je parie ? Ils ont encore des vieux métros sur la ligne 10 ? Ils les rangent où, les vieux métros, ils en font quoi ? Tu connais le virage après le terminus, bien sûr évidemment tu le connais ! Y'a plein de métros, là-bas, c'est le garage des métros ! Ils sont comment, les nouveaux métros, les couleurs, les sièges, et tout et tout ? Arthur, il aime quand c'est neuf. Pourquoi y'a plein de vieux métros, Frédéric, pourquoi ? T'es allé en Angleterre ? Moi, j'irai jamais, c'est beaucoup trop dangereux, ils sont fous, les Anglais ! Leurs bus, à Londres, pourquoi ils ont un étage ? Avant, y'avait des bus à étage à Paris ! Arthur, il aimait très beaucoup les bus à étage ! N'empêche, ils ont disparu, peut-être à cause des arbres qui cognaient les vitres, hein, tu crois pas ? Dis-moi, c'est comment, l'Angleterre ? Et les bus, tu les connais, là-bas ? Dis-moi, Frédéric ? Il va où, le T6, il va où ?... »

17

Je m'interroge. Tâcher de lui répondre ? Que dire, et comment ? Je ne pense pas, vraiment, qu'Arthur espère, attende une réponse de ma part. Son débit heurté, les brèves inspirations qui le ponctuent, la façon qu'il a de voir au-delà de ma personne, d'éviter mes yeux, ne me laissent aucun espace, aucun début d'interstice. Non. Je scrute le vieil homme et me demande pourquoi ces questions, multiples, et ce discours sans fin, butant sur les mêmes obstacles, adressé à je ne sais qui...

Je reste calme et je souris. L'anxiété d'Arthur, cette bouffée d'angoisse qui s'exprime là, dans cette logorrhée (conjuratoire ?), ne m'atteint pas. J'entends, je tâche d'écouter, je ne fais rien de particulier. Je serais, du reste, incapable de savoir quoi faire ! Je respire avec régularité, les pieds campés dans le sol. Je n'ai pas peur. L'étrangeté d'Arthur me semble familière.

Je ne m'attache plus au sens particulier des mots. La voix d'Arthur emplit l'espace, aussi pure qu'un filet d'eau vive. Aucune aspérité, pas de chevrottement, nulle trace en elle de vieillesse. Le ton finit par s'adoucir, un rien de lassitude, me dis-je. L'homme à présent me scrute, vraiment, droit dans les yeux. Je l'observe en retour. J'ai de la bienveillance pour lui. De la curiosité, je l'avoue, mais surtout de la bienveillance. Il parle plus lentement, le flot commence à se tarir...

18

« ... Dis-moi, c'est comment, l'Angleterre ? Ils sont fous, là-bas, non ? »

J'ignore si mon sourire, mon calme ont apaisé Arthur. J'ignore si la fatigue l'a emporté, si les mots, d'eux-mêmes, ont fini par s'épuiser. Mais l'homme, soudain, paraît plus posé, presque rasséréiné.

« ... C'est comment, l'Angleterre ? Dis-moi, Frédéric ! »

Ses yeux appellent une réponse.

— J'ai vécu à Londres, lui dis-je, il y a longtemps...

— Les voitures, elles roulent à gauche ! me coupe Arthur.

— Oui, elles roulent à gauche.

— Ils sont fous, ces Anglais !

Je ris.

— Y'a plein d'accidents, là-bas, tout le temps, Frédéric, hein ! »

— Tout le temps, je ne sais pas, mais oui, parfois. Les bus roulent vite, bien plus vite qu'à Paris.

Soudain, je l'intéresse.

— Beaucoup plus vite, mille fois beaucoup plus vite ! Ils sont fous ! T'as déjà eu un accident, Frédéric, en Angleterre ?

— Non, mais presque...

— Raconte !

En peu de mots, j'évoque le jour où, à Londres, un homme, soudain, m'a saisi par le col et repoussé vers l'arrière. Je n'avais pas vu le bus qui fonçait vers moi ; l'homme venait de me sauver la vie.

« Le monsieur, il était anglais, m'interroge Arthur, il parlait quelle langue, il a dit quoi ? Ils sont fous, ces Anglais ! Le bus, il s'est arrêté après ? Non, bien sûr, évidemment, les bus ils roulent à toute vitesse, là-bas ! Moi, j'irai jamais en Angleterre, ils conduisent à gauche, pourquoi ils font ça ? Le bus, il avait un étage, il a klaxonné, il était méchant, le conducteur ? Il ira jamais à Londres, Arthur, ah ça, non ! T'étais là-bas pourquoi, Frédéric, t'es fou ou quoi ? Oh là là, tu serais mort sans le monsieur, tu serais mort ou non ?... T'as dit merci au monsieur, tu l'as remercié dans quelle langue ? Ils parlent anglais là-bas, c'est fou, non ? Pourquoi ils parlent pas français, les Anglais, pourquoi ils conduisent à gauche ? Elles sont comment, les plaques, derrière les voitures ? Avec des numéros, des lettres ? Ils ont des départements, non ? Pourquoi t'étais à Londres avec tous ces fous, pourquoi, Frédéric ? C'est pas possible, ça, vraiment pas possible ! On est mieux en France, hein ! Je connais tous les départements du pays, moi ! Il a klaxonné, le conducteur du bus ? Arthur, il ira jamais là-bas, non, jamais de la vie !... »

Je lui dis que le bus a filé sans que le conducteur klaxonne. Arthur n'est plus en état de m'écouter. Cette histoire l'excite

grandement, libère un flot de paroles qu'il se délecte à répéter, encore et encore...

Puis, soudain silencieux, il me sourit. Je sens que ma mésaventure, à laquelle je n'avais plus songé depuis vingt ans, scelle en quelque sorte notre rencontre. Elle pare celle-ci d'un caractère extraordinaire, proche de l'épique. Alors qu'en vérité j'ai failli, par distraction, me faire écraser, il semble, aux yeux du vieil homme, que j'ai sinon occis un dragon, du moins vécu un épisode digne de figurer dans la *Chanson de Roland* !

La fin de la matinée oscille entre de longs silences enjoués, réparateurs pour Arthur, et de tout aussi longs soliloques énoncés par l'homme d'un ton joueur, source de digressions autour de mon « accident » de bus, à Londres.

20

J'accompagne Arthur dans le hall du foyer. Je suis prêt à le soutenir, au cas où... L'homme veut se rendre parmi les premiers au réfectoire. Le déjeuner s'annonce.

« À lundi, Frédéric ! », dit-il avant de trotter vers la salle, ouverte sur le hall, où sont dressées les tables.

Dire que je craignais l'instant du départ, et me demandais comment j'allais m'y prendre pour laisser Arthur !

Je me retrouve dehors, le sourire aux lèvres, joyeux mais épuisé.

Plus tard, dans le métro, je ne peux m'empêcher d'observer les sièges, le tissu qui les recouvre, les couleurs du sol et des parois. Pour la première fois, j'observe, avec une vraie

curiosité, l'intérieur d'une rame. J'observe et j'essaie de retenir ce que je vois.

Puis, mon esprit s'évade. Je songe à Arthur, vieil homme singulier dont l'irruption soudaine m'évoque une tornade.

Après de lui, je me suis senti bien, sans trop savoir pourquoi. Son étrangeté, sa différence ne m'ont pas troublé. J'ai eu l'impression, comment dire, de rencontrer quelqu'un de ma propre famille. Certes, nous sommes à mille lieues l'un de l'autre, aussi différents, semblerait-il, que la terre et l'eau. Nous n'aurions jamais dû, sans les Petits frères des pauvres, nous croiser...

Cependant, quelque chose, en Arthur, m'a touché d'emblée. Sa candeur ? Son sourire ? Ce mélange de toute-puissance, enfantine presque, et de fragilité ? Sa façon d'être, tout simplement ? Sa présence, entière, épaisse malgré la minceur, l'épuisement du corps ? Je ne peux l'expliquer mais je sens, déjà, se tisser un lien...

21

Il me faudra, sans nul doute, être attentif à ce lien, sonder sa nature, veiller à ce qu'il ne pèse pas trop sur nos épaules. Il me faudra scruter l'attachement qui sera le mien.

Car il y aura de l'attachement !

Il y en a déjà...

Pour en savoir plus
sur les ateliers henry dougier
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)
vous pouvez consulter notre site internet
www.ateliershenrydougier.com



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier